

Manon Bruyère

Les Amants de Salzbourg

«.... je me suis approché de
l'ancien cimetière des moines; et j'ai
vu une femme qui dessinait, assise
sur une tombe.»

Charles Nodier, *Le Peintre de
Salzbourg*, 1803

De ces fenêtres je ne peux voir la mer, mais j'entends sa rumeur que prolongent les bruissements du vent à travers les frondaisons. C'est une harmonie sonore qui s'accorde au grand tableau que j'ai devant les yeux, encadré d'or et de noir, surmonté d'une tête de loup et d'une tête de cerf, chacun des animaux emblématiques des armes des d'Andigny et des Radzski: de hautes vagues violettes s'y perdent dans un ciel lunaire traversé de nuages plus sombres encore. Les corps et les visages hiératiques des héros du poème d'Ossian se fondent au paysage de cette Ecosse légendaire surgie de l'imagination d'une jeune artiste au destin aussi tragique que celui de ces filles de rois, de ces veuves de guerriers aux noms barbares, dont l'histoire la hantait. Elle aussi montrait un front pâle et des mains blanches ainsi que celles des princesses pinçant les cordes de harpes célestes. Le sort voulut que sa brève existence, puis sa disparition, influencèrent, bien des années plus tard, le chemin de ma propre vie.

Le souvenir est si ancien de la première fois où je vis Lucile! Ma mère était morte peu de temps après ma naissance, et j'habitais avec mon père une demeure bien différente de celle-ci, plantée face à l'océan dont seules la protègent quelques rangées d'arbres courbées par le vent.

Le château d'Anif où je vis le jour, un peu au Sud de Salzbourg, était de vaste conception et s'élevait en hauteur - tandis qu'ici les bâtiments s'étirent sur le sol - surgissant des montagnes giboyeuses qu'il semblait dominer par la grâce d'une architecture dont les fioritures contrastent à dessein avec la nature sauvage. Sa riche ornementation ne se distinguait en rien de celle de beaucoup de bâtisses des anciens états qui dépendaient peu ou prou du vieil empire germanique. Des

corniches à volutes rythmaient les murs blancs, percés de hautes fenêtres en forme d'arcs; il fallait pour entrer monter les marches d'un large perron conduisant à une terrasse aussi vaste qu'une scène de théâtre, cernée d'une balustrade à colonnes torsadées. Mon ami Hessenberg m'écrivait qu'après des années d'abandon, les nouveaux propriétaires projettent de le faire rebâtir dans le style gothique si en vogue outre Manche, mais peu dans nos traditions.

Au temps de l'ancien archevêché, le paysage grandiose de ce petit pays, ni le goût du luxe n'empêchaient qu'une certaine bonhomie n'y régnât. Mon père se plaisait donc dans ce domaine où il avait tendance à se replier depuis la disparition de ma mère, d'autant plus que ses opinions insuffisamment tranchées sur les événements de la Révolution qui se déroulait alors en France, le faisaient passer pour libéral, ce qui avait contribué à son éloignement apparent de la politique; ceci alors même qu'il était revenu profondément choqué par les scènes de la Terreur, dont il avait été témoin lorsqu'il séjournait à Paris en tant que diplomate.

Encore suffisamment jeune pour songer à se remarier, jouissant d'une parfaite santé, il avait cependant préféré reprendre la vie de célibataire qui lui avait si longtemps convenu avant d'épouser ma mère, toute consacrée, quand la politique ne s'en mêlait pas, à la chasse et aux bons vins. Sa culture assez limitée n'était pas aussi brillante que celle d'autres hommes de sa génération et de sa condition, mais à l'éducation plus accomplie. Il prétendait par ailleurs qu'il aurait pu ne posséder dans sa bibliothèque qu'un exemplaire du Tasse et un autre de l'Arioste. Il en récitait doucement ses strophes favorites les jours de mélancolie, quand il ne les déclamait pas à haute voix, avec des effets d'acteur dans ses moments d'enthousiasme. Combien de fois n'ai-je pas entendu la plainte

d'Armide abandonnée lorsqu'elle prédit à Renaud qu'il sera poursuivi par son spectre *nu, sombre et fidèle*.

Je ne pense pas que mon père se soit jamais cru poursuivi par aucun fantôme féminin, fût-ce celui de ma mère. Si l'âme tourmentée d'une amoureuse hante les jardins d'Anif, ce sera plutôt celle de Lucile.

Peu d'images me restent de ma prime enfance: le visage rond et rose de ma nourrice, les allées du grand parc dont la vastitude me fascinait autant qu'elle m'effrayait; le bleu profond du ciel au plein cœur de l'été, mais surtout les nuages blancs des jours de neige au dessus des brumes vaporeuses aux formes fantastiques s'élevant des lacs et des nappes humides, pour se déchirer entre les branches des pins noirs.

L'arrivée de Lucile fut la première scène dont je conserve un souvenir moins imprécis. Le temps était doux, le soleil radieux, j'entends encore arriver à grand bruit la voiture, tandis que mon cousin, le futur duc de K..., remontait au galop l'allée principale.

Amateur d'art, bien plus que mon père, Stefan y mettait l'excès et la passion dont il était coutumier en presque tout. Il s'était entiché de Pierre, un jeune peintre de talent que mon père venait d'engager pour les fresques de la chapelle. Il y avait en réalité deux chapelles: l'une à l'intérieur même du château, décorée de toiles de maîtres, aménagée à l'intention de ma grand-mère qui y passa la fin de sa vie. Mais elle ne servait presque plus, au contraire de l'autre située à l'orée du parc, où se rendaient également les paysans d'Anif. Comme elle allait tomber en ruines mon père avait voulu la restaurer, c'est à dire la reconstruire en grande partie, et qui plus est dans le style néogothique déjà si prisé en Angleterre, où il avait voyagé avant de venir en France. C'était bien une "fantaisie de seigneur" comme disent justement les Français, car il était

parfaitement athée; mais elle satisfaisait la piété de ses paysans et recueillait de surcroît l'approbation de sa sœur Elisabeth (ma tante et aussi ma marraine), entrée dans les ordres.

Ce ne fut que bien des années plus tard, après avoir parcouru les pages du journal que Lucile avait tenu assez régulièrement jusqu'à sa mort précoce, et dont j'avais réussi non sans mal à réunir les divers fragments, que je sus les circonstances exactes qui l'avaient conduite à Salzbourg à la suite de Pierre, qui se faisait passer pour son frère. En réalité ils n'étaient que cousins au troisième ou quatrième degré, ainsi que moi vis à vis de Stefan (qui n'avait pas encore hérité du titre et que l'on appelait simplement de son nom de gentilhomme: von Kroëger).

C'est à Rome que Pierre l'avait rencontré, en compagnie du jeune architecte anglais qui venait de diriger les travaux de la chapelle. Leur intérêt commun pour toutes les formes d'art ne fit que renforcer le courant de sympathie naturelle qui les avait poussés à s'adresser la parole. Beaucoup des grands événements de notre vie, directement ou non, ressortissent je crois de ces *affinités électives* telles que les entendait Goethe.

Toujours est-il que le peintre se laissa convaincre d'interrompre son voyage en Italie pour remonter vers le Nord. Stefan le présenta au comte Radzski, mon père, qui ne demandait qu'à souscrire à l'opinion favorable de son jeune parent, et le prit donc à son service. Quelques mois plus tard, l'importance du chantier nécessitant de prendre un assistant, Pierre, soutenu par Stefan, insista auprès de son commanditaire pour qu'il accepte que ce peintre en second soit celle qu'il appelait sa sœur, c'est à dire une femme: ce qui ne pouvait manquer de susciter un petit scandale. Mon père lui même me raconta plus tard qu'il fut bien étonné d'apprendre qu'une représentante du beau sexe pût exécuter au pinceau autre chose que des fleurs ou des coquilles, ou au mieux de gracieux portraits tels que ceux de Mme Vigée Lebrun, qu'il avait eu

l'occasion de rencontrer, une fois, à Venise, et dont il appréciait le charme autant que le talent.

C'est donc ainsi que je pus voir, en cette fin d'après-midi, tandis que les chevaux écumaient au soleil, descendre de voiture une très belle jeune fille, vêtue de blanc, aidée par mon cousin qui ne la quittait pas des yeux. D'emblée elle m'apparut comme un être féérique. Il est vrai qu'hormis les servantes qui prenaient soin de moi, je n'apercevais que les silhouettes furtives de quelques dames qui venaient voir mon père puis repartaient discrètement.

Mais Lucile rayonnait, vêtue d'une de ces simples robes-chemises alors à la mode, dont les plis légers mettaient en valeur un corps sculptural, et surtout son visage, digne d'un Piero della Francesca, encadré de cheveux blonds légèrement cendrés légers dans la lumière. Elle avança, très intimidée puis soudain, alors que je commençais à trotter en tendant les bras vers elle, elle me souleva de terre en riant, sans prendre le temps de savoir si j'étais petite comtesse ou paysanne: elle adorait les enfants. L'assistance semblait charmée, et quant à moi je l'aimais dès ce jour.

Les premiers mots que j'entendis prononcés en français furent de la bouche de Lucile - mon père le parlait parfaitement, mais il préférait encore l'italien. J'étais séduite par ces sonorités inconnues, moins chantantes mais si douces à l'oreille.

C'est tout ce qui me reste de cette scène: l'éclatante beauté de la jeune fille à côté de celle, aussi remarquable mais tourmentée, de mon cousin: là où les formes pleines du visage de celle-ci s'organisaient en courbes harmonieuses autour de volumes parfaitement proportionnés, le profil acéré du second, aux traits fins et d'une régularité presque trop exacte, se découpait en contre jour tel une ombre sur la neige.

J'avais d'emblée adopté Lucile, et je n'avais de cesse que d'importuner les servantes pour qu'elles me fassent traverser le parc jusqu'à la chapelle où se faisaient les travaux. Encore aujourd'hui si j'y revenais, j'y croirais voir la tache claire de sa robe protégée par devant d'un grand tablier de peintre jonché de taches multicolores. Elle escaladait les échafaudages avec une aisance parfaite, tel un marin grimpant au sommet des haubans, pour retoucher à peine ici l'ombre d'un pli du manteau de Sainte Elisabeth, là le mouvement du tissu de la manche d'où sortent les mains de Cécile jouant au clavecin. J'avais interdiction d'avancer au delà du seuil. De cette place je regardais, fascinée, la surface lisse et blanche s'animer progressivement, se colorer de nuances subtilement fondues jusqu'à rendre l'illusion de la rondeur et de l'incarnat d'un visage d'ange, la pesanteur d'un drapé dont le pourpre et l'or se jouaient des jeux d'ombres et de lumière. Le jour où je compris, au fur et à mesure que les peintres progressaient, qu'ils s'apprêtaient à simuler sur la voûte l'azur et les nuages, je répétais sans cesse "sehe den Himmel" en poussant des cris d'enthousiasme.

Il arrivait souvent que Lucile interrompe sa tâche, me prenne par la main et me promène à travers le parc, prononçant lentement en français, comme mon père le faisait pour l'italien des mots tels que "arbre", "fleur", "écureuil", "biche". "Le rossignol chante dans les bois", fut la première phrase que j'appris dans cette langue.

S'il m'en souvient, et autant que les yeux d'une enfant soient perspicaces, je n'étais pas seule à idolâtrer la jeune artiste. On voyait de plus en plus souvent surgir à cheval la silhouette mince, presque maigre de mon cousin, cavalier dont l'élégance masquait en fait une exceptionnelle vigueur physique. Le jeune seigneur à l'allure médiévale, connu pour son arrogance,

n'osait pas plus que moi petite franchir la porte du sanctuaire, contemplant les gestes précis des deux artistes, trop absorbés par leur tâche pour avoir remarqué sa présence.

Il arrivait souvent que l'on surprenne les trois jeunes gens, riant et discutant le long des allées du parc ou dans les prairies avoisinantes. C'est aujourd'hui que je comprends à quel point il s'agissait d'un moment unique dans l'existence de chacun d'eux. Comme par magie, les distances et les préjugés ne parvenaient plus à séparer des êtres de conditions si éloignées. Illusion née de l'amour commun de l'art, ou simplement de l'amour, les titres et la richesse de l'un, la quasi pauvreté des autres, seulement dotés de leur talent et de la dignité qu'il leur conférait, se rapprochaient en une sorte d'amitié juvénile faisant fi des grimaces du monde. Sans doute la beauté du lieu, la douceur particulière de cet été-là contribuèrent-ils à cette harmonie heureuse, comme suspendue hors du temps. Même Pierre, le plus posé des trois car le plus âgé et le plus expérimenté, semblait malgré son caractère naturellement sombre et peu communicatif, goûter une joie exempte d'arrière-pensées. Si j'étais folle de Lucile, j'aimais aussi la présence de ce "frère" à la chevelure noire et drue, au regard direct d'une expression presque sévère, mais souvent démentie lorsqu'il éclatait de rire, accentuant l'allure de vivacité qui ressortait de toute sa personne. Il me mettait bien plus à l'aise que mon cousin, malgré la brusquerie de ses gestes, et surtout il savait tellement m'amuser par de terribles grimaces qui avaient le don de me faire bondir de peur et de joie.

J'étais une enfant que l'on qualifiait de calme, si tranquille que je savais me faire oublier, juste le temps nécessaire pour échapper à la surveillance des domestiques chargés de ma personne, de me faufiler à quatre pattes hors les murs du château, à une vitesse prodigieuse. Ce qui déclenchait à chaque fois l'affolement général, auquel seul mon père savait

résister, totalement confiant quant aux facultés naturelles de l'humanité en général, de sa progéniture en particulier.

Plusieurs fois, au cours de ces escapades, il m'arriva de surprendre Lucile et Stefan en un silencieux tête à tête; et plusieurs fois j'évitais de manifester ma présence si aucun des deux ne m'avait aperçue. Je m'en retournais alors, jusqu'à ce qu'un domestique - le plus souvent Gustav notre jardinier - ne me découvre endormie au pied d'un arbre, ou pleurant à chaudes larmes de m'être perdue.

Il arrivait aussi que les jeunes gens se promènent ensemble à Salzbourg, ou même excursionnent aux alentours pour dessiner sur le motif. Ils revenaient émus, ravis et souriants. Mais un soir leurs visages sombres, les larmes dans les yeux de Lucile indiquèrent suffisamment qu'un événement pénible s'était produit: celui qui peut-être précipita le destin de chacun d'eux, mais j'étais alors bien éloignée de ces réflexions.

A la suite de cette altercation malheureuse dont je ne sus la teneur que quinze ans plus tard, Pierre repartit pour Rome, laissant la jeune fille achever seule les fresques. On était déjà en automne; elle s'acquitta scrupuleusement de cette tâche relativement légère à vrai dire car le travail était déjà très avancé. Des années plus tard je m'amusais à essayer de retrouver dans mes souvenirs, ou à deviner lequel des deux avait exécuté telle ou telle partie de l'oeuvre; et je crois bien que - nonobstant mon attachement à la personnalité de l'artiste - les couleurs les plus brillantes, les contrastes les plus suggestifs, les morceaux les plus vigoureux me paraissaient revenir à Lucile.

Ce fut après le départ de Pierre que je tombais malade. Prise d'un forte fièvre, je dus garder la chambre pendant de longues semaines. Notre médecin, qui le docteur Hesseberg, avait conseillé que l'on ne m'approche que le moins possible, par

crainte de la contagion. Une sœur converse fut spécialement appelée du couvent des Bénédictines de Salzbourg pour prendre soin de moi. Mon père passait chaque jour quelques minutes à mon chevet, me considérait gravement ou bien m'appelait de noms affectueux dans toutes les langues qu'il savait, que je prenais pour des incantations magiques, puis s'en retournait. Quant aux domestiques, effrayés, ils n'avaient garde d'enfreindre la consigne, si bien que seule Lucile, que je réclamaï très fort dans les moments de conscience, venait me voir sans crainte. Elle n'avait peur de rien, comme j'eus plus tard l'occasion de m'en rendre compte, pas plus de la maladie que de tout le reste. Elle entraï doucement, s'asseyait près de moi en me tenant la main, me disait tout bas des mots en français que je ne comprenais pas, ou me chantait des comptines de son enfance que j'ai retenu par cœur:

Une poule sur un mur

qui picorait du pain dur...

Elle peignit même à mon intention, sur une petite planche de bois, une madone aux traits naïfs et aux grands yeux bleus avec un corsage rose vif. Je possède toujours cette minuscule icône qui ne me quitta pas au cours de mes nombreux voyages, et dont les couleurs peintes à l'œuf n'ont rien perdu de leur fraîcheur. La sœur converse faisait souvent remarquer à la jeune fille son imprudence à ne pas respecter les consignes qui m'entouraient. Il paraît qu'elle répondait invariablement (en mauvais allemand): "est-ce un pêché?". Les sœurs du Stiftnonnberg durent au contraire considérer qu'il s'agissait bien d'une vertu, puisque l'abbesse d'alors (qui n'était pas encore sœur Elisabeth, ma marraine), lui commanda une grande image de la Vierge sur un panneau de bois pour décorer le parloir. J'eus souvent l'occasion de l'admirer. Cette peinture produisait un saisissant effet de contraste avec tant de tableaux religieux au style brillant et mouvementé, dont nous sommes si friands,

tant à Vienne qu'à Salzbourg. Celui de Lucile était grave, presque sévère, retrouvant une sorte de pureté médiévale dans les lignes droites des plis du voile, dans le geste et l'expression dénués de toute emphase du visage divin qui vous fixe.

DEMANDE EN MARIAGE

Je me remis lentement; plusieurs fois on avait craint pour ma vie. Soulagés, tous les domestiques de mon père exprimèrent leur joie, chacun à sa façon. Je me souviens d'un énorme bouquet de roses (Gustav avait sacrifié les plus belles à mon intention) qu'un grand miroir reflétait et que je contemplais pendant des heures, lorsque je ne trouvais pas le sommeil.

C'est alors, une fois rassuré sur l'état de son unique enfant, que mon père s'avisa de rentrer en grâce auprès de Mgr Colloredo qui gouvernait encore à Salzbourg, et dont il obtint en effet, une mission à la cour de Vienne. Hélas, avant son départ, il avait pris soin de faire venir au château une femme austère toujours vêtue de sombre, recommandée par les sœurs du Nonnberg, afin de veiller sur mon éducation. Française elle parlait parfaitement l'allemand. Elle avait émigré dès les premiers mois de la Révolution pour suivre une famille noble de Bordeaux chez qui elle était répétitrice.

Je me souviens du jour où je lui fus présentée (mon père était parti depuis une semaine). J'avançais d'un pas mal assuré le long des baies de la galerie qui surplombe la grande terrasse. Je contemplais le parc enneigé, transpirant sous les étoffes dont on m'avait couverte à l'excès, de peur que je n'attrape mal dans les pièces glaciales. Découvrant au loin la silhouette de cette femme, je me mis à réclamer Lucile; alors une servante qui grattait derrière moi le givre collé sur les carreaux, marmonna suffisamment distinctement: "à cette heure, là où elle allait, elle doit être rendue dans l'autre monde". Après un temps de silence, je me mis alors à hurler d'une voix stridente qui résonnait étrangement sous les plafonds dorés reflétés dont les miroirs accentuaient encore l'effet de hauteur. Lorsque entre deux sanglots j'articulai "Ist sie tote?" personne ne me répondit mais on se précipita pour me ramener vers ma chambre, pas assez vite cependant pour que je n'aie le temps

d'entrapercevoir tourbillonnant d'une glace à l'autre tel un grand oiseau noir, ma nouvelle gouvernante; elle m'empoigna par le bras tout en me traitant d'enfant stupide qui allait retomber malade à pleurer sans raison. Je lâchais alors la poupée que j'avais prise avec moi, dont les doigts de porcelaine se brisèrent sur le parquet. Ensuite je ne me souviens de rien, je crois que je perdis connaissance.

Des années durant j'allais subir la présence de cette femme pour qui je n'éprouvais aucune espèce de sympathie, et réciproquement. Aucun être humain trouva-t-il jamais grâce aux yeux de Mme Dabaur? Mais je lui dois cette reconnaissance que si je m'entendis plus tard tellement louée pour ma culture, par les hommes comme par les femmes (hormis les mauvaises langues qui me traitaient de "bas-bleu"), ce fut en grande partie grâce à ma gouvernante française, qui commença par m'apprendre à écrire et parler parfaitement sa langue. Imbue de sa personne mais pédagogue passable elle était avant tout brillante philologue, habile à expliquer le sens des mots, à traquer l'idée que dissimule une tournure d'apparence anodine, à se jouer en outre de toutes les disciplines de pure érudition et qui n'exigent aucune sensibilité particulière. Quant à Lucile, l'oubli naturel aux enfants de mon âge fit que je n'y pensais plus.

Deux ans au moins passèrent. Mon père qui revenait parfois au château d'Anif, n'y séjournait que brièvement. Enfin 1802 arriva, année noire qui marqua l'entrée des soldats français dans Salzbourg. Au mois de décembre Mgr le comte de Colloredo la quittait en renonçant à tout pouvoir; quelques mois plus tard, la diète du Saint Empire acceptait que les états allemands soient remaniés comme Bonaparte l'entendait: après

tant de siècles elle cessait par la même d'exister . La situation se tendait, mon père préféra donc me faire venir à Vienne avec Mme Dabaur. La paix d'Amiens entre Français et Anglais n'était plus qu'un souvenir et la reprise de la guerre en Europe paraissait inéluctable.

Si ma mémoire ne me trahit pas, je suis arrivée à Vienne quelques mois avant que Bonaparte ne se fasse couronner empereur, le 2 décembre 1804. Dès le mois de novembre les armées françaises étaient entrées dans la ville, mais je n'en garde aucun souvenir. Il n'y eut pas de troubles majeurs, on me tint cloîtrée plus qu'à l'ordinaire, et voilà tout.

Il me reste de ces années une impression d'ennui, au moins de monotonie; j'étais de toute façon ravie que mon père préfère conserver auprès de lui "sa fille unique" aimait-il souligner, plutôt que me confier à une institution. Il est vrai que je le voyais peu, mais ces moments d'intimité restaient inoubliables. Il aimait à toute occasion me combler de cadeaux, s'exclamer sur "ma jeune beauté", se montrer charmant et se laisser aller à son affabilité ordinaire, qui constituait le fond de sa personne. Mme Dabaur grognait par devers elle, prétendant qu'une telle éducation ne pouvait que corrompre mon caractère...

Ultra royaliste, je crois qu'elle avait d'autant plus souffert de la stupidité de quelques nobles rejetons de l'aristocratie française qu'elle avait eu charge d'instruire. Quant à moi, elle se montra si fière de mes progrès qu'elle ambitionna de m'initier au latin, ce qui outrepassait les convenances de l'éducation ordinairement dispensée aux filles nobles. Elle en fit donc requête à mon père: "du latin, du grec, du sanscrit!" s'exclama-t-il en riant (j'assistai de loin à la scène), tandis qu'elle s'en retournait mortifiée mais satisfaite. Dès le lendemain matin, je découvrais les premières déclinaisons.

Stefan nous rendait toujours visite, à Vienne comme à Anif, mais irrégulièrement. J'étais, je le reconnais, toujours ravie de le voir, et je fêtais sans retenue chacune de ses apparitions inopinées. Lorsque nos regards se croisaient dans un miroir, il ne manquait jamais lui non plus de répéter: "Voyez Karolina, vous me ressemblez encore plus que la dernière fois; de ma cousine, vous devenez ma sœur". Je n'avais pas quatorze ans et lui à peu près trente, mais il avait conservé une telle juvénilité d'allure et aussi je crois, la tête brûlée de sa jeunesse. la rumeur prétendait qu'à Vienne, mais aussi à Rome, à Paris, partout où il avait voyagé, d'innombrables cœurs féminins avaient languï pour ses beaux yeux pers . Mais je n'en avais cure.

C'est ainsi que je passai plusieurs années de mon enfance dans un vieil et sombre hôtel du Bauernmarkt infesté de rats; une sorte de salon-bibliothèque situé au bout d'une ruelle qui débouchait sur une petite place plus aérée, se trouvait être une des rares pièces où le soleil pouvait donner. Je ne rechignais donc pas à y rester pour étudier. Comme je m'ennuyais beaucoup, les livres devinrent vite mes amis, au point que mon esprit se développa plus vite que mon corps d'apparence dégingandée; maigreur que certaines de nos visiteuses friandes de ragots et qui connaissaient un peu notre famille, mirent sans hésiter au crédit de cette ressemblance avec mon cousin, connu par ailleurs comme un cavalier et un chasseur infatigable, autant que comme un redoutable escrimeur.

Un jour, je ne sais plus si cette scène eut lieu avant ou après les accords de Tilsit si préjudiciables aux intérêts de l'Autriche, tandis que les Russes eux-mêmes prétendaient que leur Petit Père avait serré dans ses bras l'Antéchrist en la personne de Napoléon; j'écoutais, ou plutôt j'entendais sans y prêter attention une de ces interminables discussions politiques entre mon père et Stefan; je pensais que l'on avait oublié ma présence alors que j'étais censée m'occuper à un ouvrage de

dame, un petit tambour de brodeuse à la main, auquel je touchais à peine.

Un domestique entra avec des rafraîchissements; un silence assez long s'ensuivit, lorsque mon cousin se retourna brusquement vers moi, puis de nouveau vers mon père, se lançant tout de go à notre grand étonnement dans une longue tirade tandis que je le regardais, interloquée: "Au nom de cette gémellité qui ne peut être que le signe de secrètes affinités, je vous prie, cher comte, et au nom de notre amitié, de l'amour que cette enfant parvenue au seuil d'une jeunesse délicieuse, et déjà pourvue de toutes les séductions ne pourra que susciter en moi, je vous supplie de m'accorder d'ores et déjà, dans un avenir que je souhaite le plus proche possible, le plus précieux de vos trésors, la main de votre fille, Karolina".

Non seulement mon père s'était toujours entendu avec Stefan, mais le bruit courait à Vienne qu'il pouvait hériter du titre de duc de K... qui avait appartenu à son arrière-grand-père maternel, un petit fils de l'archevêque de Salzbourg, Wolf Dietrich von Raitenau - qui avait eut douze enfants de la très belle Salome von Alt - titre qui n'avait pu échoir à son grand-père Léonard von Raitenau, car celui-ci précéda dans la tombe son propre père.

C'est ainsi qu'à la surprise de tous, je me trouvai quoique si jeune, engagée avec l'un des partis les plus convoités, aussi bien en Autriche qu'en Bavière. Tout se sait très vite à Vienne et cela m'investissait d'un rôle sans commune mesure avec l'insouciance de la fillette que j'étais encore.

Après cette scène mémorable mon cousin partit à l'étranger et ne revint plus, tandis que je reprenais mes études sous la férule de Mme Dabaur qui s'évertuait à me rendre sensible l'importance nouvelle de ma position. les mois passaient et

j'oubliais ce qui m'était apparu comme un incident, que dis-je un jeu, un rêve auquel je ne m'attachais pas.

Je voyais de moins en moins mon père, impliqué dans les tractations politiques dont personne n'osait prévoir l'issue, tout en redoutant le retour de la guerre qui depuis la grande Révolution ne cessait jamais longtemps en Europe. Ce qui n'empêchait pas les Viennois de continuer de faire de chaque dimanche un jour de fête en arborant à l'église leurs plus beaux atours; je rêvais moi aussi de me vêtir plus tard comme toutes les personnes distinguées, de soie noire rehaussée d'or, flottant en plis larges au dessus des talons rouges qui résonnent sur les dalles de marbre... Sans parler du faste des processions religieuses accompagnées toujours d'une musique somptueuse, que tout un chacun peut voir et entendre. Les environs de Vienne cependant, quoique si réputés, ne faisaient que me donner la nostalgie des montagnes qui entourent Salzbourg, de la sauvagerie romantique des eaux vertes de la Salzach.

Mon père espérait être envoyé à Paris, auprès de M. de Metternich qui y était alors ambassadeur; et à chaque fois qu'il se pouvait je le priais de ne pas me laisser à Vienne comme il semblait en avoir l'intention, et de m'emmener avec lui. Mais au dernier moment c'est à Saint Petersburg que le ministre Stadion lui donna l'ordre de se rendre. Le comte Radzski fut alors partagé entre la peur que sa fille ne risque sa santé aux rigueurs climatiques d'un pays que par ailleurs il ne considérait pas comme civilisé, et l'horreur d'un tel éloignement si je restais à Vienne ou à Salzbourg. Ce fut moi qui en réalité décidai de mon sort, fondant régulièrement en larmes dès qu'il envisageait de faire le voyage seul. Les quelques mois passés en Russie allaient rester comme l'une des époques les plus heureuses de mon existence.

Le hasard voulut qu'à peine installés à Saint Petersburg, après de longs et pénibles jours de route, le comte dut repartir en sens inverse pour accompagner à Erfurt le baron de Vincent, ambassadeur d'Autriche. Toute l'Europe se rendait là-bas, afin d'assister à l'entrevue entre Napoléon et le tzar Alexandre. Nous étions à l'automne 1808. Mon père me raconta plus tard combien il s'y était diverti, surtout aux représentations données par les acteurs du Théâtre Français, déplacés à cette occasion; quant à la politique...

Toujours est-il qu'avant de repartir, il avait à peine eu le temps de me confier à la famille du baron de Bonnavent, chargé d'affaires du gouvernement français au temps de M.Savary, mais que M. de Caulaincourt, le nouvel ambassadeur, voulut bien garder auprès de lui. Évidemment, le baron se rendit également à Erfurt; Mon père et lui devaient faire route ensemble.

Ils s'étaient connus à Paris pendant la Terreur, et je crus comprendre à certaines allusions, que mon père avait eu l'occasion de lui sauver la vie. Ils se voyaient chez les frères Frey, des banquiers autrichiens que fréquentait également le baron de Batz, le financier scandaleux devenu conseiller occulte du Roi à la Conciergerie, et que sais-je encore... Ce que j'ai retenu précisément des réflexions de mon père, souvent confuses pour qui n'avait pas connu cette époque, c'est que Monsieur de Bonnavent avait manqué se retrouver parmi les soixante condamnés -dont les frères Frey- accusés d'avoir participé à une conjuration pour faire évader Marie- Antoinette, et dirigée par le baron de Batz qui en réchappa on ne sait comment. Quant à Bonnavent il fut prévenu à temps par mon père. Ensuite les deux amis quittèrent Paris chacun de leur côté. Ceci se passait en 1794.

Voilà pourquoi je me retrouvai donc, d'habitude si solitaire, à partager soudain la vie des trois filles du baron, qui restaient

elles aussi à Saint Petersburg avec leur mère. Il ne fallut pas une heure pour qu'Alyette, l'aînée, devienne ma meilleure amie. De deux ans plus âgée que moi, elle m'enveloppa aussitôt de cette autorité bienveillante dont ses deux sœurs bénéficiaient déjà. Nos pères n'étaient pas encore de retour qu'elle avait persuadé la baronne qu'étant donné que je n'avais plus d'institutrice attitrée (Mme Dabaury avait préféré quitter mon service plutôt que d'affronter l'hiver russe), il en résultait à l'évidence que je devais suivre les mêmes leçons qu'elle-même et ses sœurs, c'est à dire passer le plus clair de mes journées dans la maison de M. de Bonnavent.

Comme on peut le deviner mon père à son retour ne fut pas long à convaincre car il se voyait libéré quelque temps du souci de mon éducation. Ainsi j'échappai à l'ennui de la solitude, à l'appartement que nous occupions, doté d'une vue superbe sur les canaux mais impossible à chauffer et je passais mon temps, sauf les moments consacrés à l'étude, en courses, déguisements et jeux divers à travers les chambres et les salons de l'hôtel que la famille du baron habitait non loin du somptueux palais Wolkonski mis à la disposition de M. de Caulaincourt par le tzar.

Cette vie merveilleuse dura un an. Ce n'étaient que rêves, projets sans suite, rires sans raison, simplement parce que nous étions des jeunes filles jolies, en pleine santé et entourées de la sollicitude de nos parents. Sans doute aussi la poésie propre à l'immense pays qui nous entourait, le silence des avenues enneigées dans le lointain des perspectives sans limites de la plaine russe, le rythme chantant de cette langue exotique et mystérieuse à nos oreilles participèrent de ce bonheur. Je n'ai malheureusement appris que quelques mots de russe; à peine avais-je décidé de l'étudier sérieusement qu'il fallut repartir.

Mon père s'apprêtait enfin à rejoindre Paris, comme il l'avait d'abord escompté. Après la défaite des Autrichiens à Wagram,

l'empereur avait renvoyé son ministre Stadion et nommé M. de Metternich à sa place. C'était le prince de Schwarzenberg qui devait remplacer ce dernier comme ambassadeur en France, afin d'y négocier un prochain mariage de plus en plus souvent évoqué, celui de Napoléon avec la fille de l'empereur François, l'archiduchesse Marie-Louise - le bruit avait couru à Saint Petersburg qu'auparavant l'empereur des Français s'était vu refusé par son "ami" le tsar la main de sa sœur cadette, la grande duchesse Anne.

Ces affaires excitaient au plus haut point le comte Radzski, qu'à ma connaissance le nouveau chancelier n'avait investi d'aucune mission vraiment officielle, mais qu'il envoyait à Paris dans l'entourage de M. de Schwarzenberg, afin de le seconder dans les multiples tractations et informations de toutes sortes que supposait une telle décision. Il semblait aussi tellement ravi de séjourner de nouveau à Paris, malgré les images horribles qu'il en avait rapportées de son dernier voyage pendant l'hiver 1793-1794.

Quant à moi, c'est la mort dans l'âme que je m'apprêtais à quitter les êtres qui m'étaient désormais les plus chers après mon père. La séparation fut déchirante; mon amie ne cessait de me répéter entre deux sanglots que j'avais beaucoup de chance de découvrir Paris, où elle-même n'était jamais allée; que j'y ferais une belle entrée dans le monde, qu'elle attendait mes lettres, que nous nous reverrions, etc. etc... Les deux cadettes fondaient en larmes de conserve avec leur aînée; je savais que le comte avait déjà fait ses adieux au baron et à la baronne, et qu'il m'attendait devant la grille, dans une berline attelée prête à partir.

Mon amie me serrait une dernière fois dans ses bras car il fallait bien en finir, quand elle murmura soudain très bas: "jure-le moi d'épouser mon cousin dont je t'ai parlé. Comme cela nous serons de la même famille. Oh jure le moi si tu m'aimes.

Jean Roch d'Andigny, il est..." Je lui lançais un regard muet, stupéfaite de la douleur que je lisais sur son visage. Elle plongeait ses yeux dans les miens en me serrant la main: "mon bonheur en dépend sais-tu et, j'en suis sûre aujourd'hui où tu t'en vas, le tien aussi".

Le comte, de plus en plus impatienté était descendu de voiture et battait la semelle devant la porte. Je lançais derrière moi sans plus me retourner un dernier baiser puis m'engouffrai dans la voiture, presque soulevée par le postillon tandis mon père criait l'ordre de partir au cocher qui fouetta aussitôt les chevaux.

A priori, rien dans la capitale française ne semblait propre à chasser ma mélancolie: des rues sales, étroites et puantes qui faisaient un contraste si brutal avec les larges avenues, les quais majestueux de la Néva, les palais sur les îles, entourés d'étangs et de parcs immenses de la capitale russe... Désormais pas de neige, mais une boue noire, gluante, envahissante; à peine sèche-t-elle qu'une nouvelle averse la reforme et qu'elle suinte à nouveau et recouvre tout, jusqu'aux frusques des passants. Et justement il pleuvait horriblement lorsque nous arrivâmes dans les premiers faubourgs après avoir traversé la morne plaine de Saint Denis. Les encombrements étaient indescriptibles. "Paris ne changera donc jamais, sous aucun régime" remarquait sans cesse mon père d'un ton exaspéré. Dans cette sorte de désordre organisé, seuls parvenaient à nous amuser les petits savoyards qui jettent des planches aux dessus des ruisseaux d'immondices en criant aux gens à tue tête "passez, payez!". Et quelques malchanceux de glisser sur les dites planches trempées d'eau, et de s'étaler dans les mares fangeuses. A chaque coin de rue, j'oscillais sans me décider, entre l'horreur et le fou rire; je pris d'emblée la décision de ne sortir que le moins possible, et surtout jamais à pied!

Le comte connaissait à Paris beaucoup de monde, des gens, importants ou non, qu'il avait côtoyés juste avant la Révolution, puis lorsqu'il était revenu pendant les années terribles. Il y avait les Saint Aulaire, les Montaigu ou les Feuillade. Il fréquentait également quelques cercles très fermés du Faubourg Saint Germain et de la rue Saint Honoré. Quant à la nouvelle société créée de toutes pièces dans le sillage de Napoléon, si elle suscitait en lui parfois quelque gêne ou de l'agacement, il ne l'exprimait que rarement.

Il voulut le plus vite possible me présenter dans quelques salons; je crois même qu'il me fit passer pour un peu plus âgée que je ne l'étais en réalité, ma haute taille servant à rendre plausible le subterfuge. Il estimait que plus une jeune fille restait longtemps soit en pension soit, comme il disait en français "dans les jupes de la mère ou des nourrices" plus elle risquait la niaiserie. Par chance, dans les quelques endroits où je me rendis, on me trouva suffisamment de grâce et de distinction. C'est dans le salon de la comtesse Merlin, cette jeune fille de la noblesse espagnole qui venait d'épouser un général français, que j'allais régulièrement et avec le plus de plaisir; j'aimais ses immenses yeux noirs qui me rappelaient ceux d'Alyette.

Mon père s'estimait donc satisfait de l'éducation qu'il m'avait prodiguée. Certaines bonnes âmes cependant, parmi ces dames qui exhibent partout où il est convenable leurs jeunes filles à marier, jasaient sur la liberté dont, pauvre orpheline, je semblais jouir outrancièrement. Ces bruits revinrent aux oreilles du comte qui le prit très mal, mais décida que désormais il me faudrait un chaperon. Un jour une certaine Mme de Bellange se présenta, toute imprégnée encore des manières surannées de l'Ancien Régime, ruinée par la Révolution et qui passait pour avoir échappé de justesse à la guillotine. Mon père m'expliqua que je n'aurais pu mieux trouver pour parfaire mon éducation

en apprenant de quelqu'un qui les possédait parfaitement toutes les subtilités de l'inimitable goût français. J'évitai de protester à haute voix mais j'en éprouvais beaucoup de mécontentement.

Elle commença par faire preuve d'une discrétion exemplaire, passant le plus clair de ses journées au coin du feu, dans un état de somnolence que je n'avais garde de perturber. Plus tard je fus en droit de me demander si en réalité elle n'observait pas soigneusement toutes les allées et venues de l'hôtel, si elle ne s'employait pas à lire le moindre bout de papier à portée de son regard.

Les jours s'écoulaient assez agréablement. Mon père qui connaissait déjà Paris, avait eu la prudence de ne pas nous installer dans un de ces hôtels dont la façade imposante n'empêche pas les appartements d'être privés de toute espèce de commodité. Nous eûmes la chance de louer le petit hôtel d'Estrées, qui jouxte le grand, non loin des Invalides, et dont le vaste jardin commun aux deux bâtiments, n'était pas le moindre attrait. Nous avions également eu le temps, avant que l'hiver n'arrive, de faire installer plusieurs grands poêles comme on en trouve en Allemagne en Autriche ou en Russie. En France seuls les peintres chauffent suffisamment leurs ateliers, alors que la plupart de leurs compatriotes se contentent de ce que le comte nommait le "brasero à la française": c'est à dire quelques pauvres flammes tremblantes au milieu des cheminées toujours trop vastes et incapables de chauffer même une pièce de dimension modeste.

L'absence d'Alyette me pesait, mais la seule ombre véritable de ce séjour fut l'apparition des premières crises de goutte dont allait souffrir mon père jusqu'à la fin de ses jours. Et lorsque l'insouciance de la jeunesse reprenait ses droits, c'était la danse que je préférais; je ne l'avais pas pratiquée à Vienne où j'étais encore enfant, et c'était au bal, avant même le théâtre ou

l'opéra, qu'à Paris j'ai aimé le plus m'étourdir. Je prenais un tel plaisir à tourbillonner, à virevolter entre la dernière valse et la prochaine polka, indifférente au cavalier, prise dans l'illusion des pas de plus en plus rapides qui me faisaient oublier la terre... jusqu'à ce que mes pieds gonflés et douloureux refusent de me porter. Alors je revenais pâle, essoufflée, épuisée.

J'eus même un soir l'audace de m'enfuir de la maison, malgré une interdiction formelle, et de me rendre au fameux bal masqué du mardi-gras, à la Chaussée d'Antin, célèbre pour attirer les Parisiens et Parisiennes de toute espèce, de la cousette aux femmes de condition réputées pour leur élégance. Au bout d'une heure, la foule était très dense, je commençais à éprouver le remords d'avoir désobéi, et j'étais incommodée par la chaleur. Je ne pensais qu'à prendre le chemin du retour, tout en languissant après un verre de limonade car je mourais de soif. Je m'approchais d'une table qu'un groupe de masques venaient de désert, vite découragée par le nombre de verres et de carafes vides, par les taches de vin maculant la nappe blanche et les pétales des bouquets en train de se faner sous mes yeux.

C'est alors qu'un homme encore jeune mais très laid me reconnut; je crus me souvenir que mon père m'avait dit l'avoir rencontré à Erfurt. J'avais entendu leur conversation alors que j'assistais à l'une des représentations du *Don Giovanni* dont le comte n'avait manqué aucune car il était dirigé par Monsieur Cherubini en personne et chanté par des Italiens; j'avais oublié son nom exact, je savais seulement qu'il avait émigré plusieurs années en Allemagne et qu'il était n'était revenu en France qu'en 1802. Il se piquait d'arts et de littérature, se prétendait poète et avait connu Goethe. Je remis prestement mon masque qui me tenait trop chaud et fis tout pour éviter ce bavard charmant, mais impénitent. Peine perdue: je crus mourir de honte lorsqu'il m'apostropha à plusieurs mètres d'un sonore

“comtesse Radzka, quel étonnement de vous voir en ce lieu! N’est-ce pas imprudent?” Foin de l’importun! C’est alors qu’au même instant je vis s’avancer derrière lui un jeune homme de haute stature, aux cheveux drus et noirs, et les yeux noirs également, bordés de très longs cils, c’est ce détail qui me frappa d’abord. Il interrompit sans vergogne le “monsieur de l’opéra” comme s’il ne l’avait pas vu. “N’êtes-vous pas la comtesse Radzka? (il venait d’entendre mon nom prononcé par quelqu’un dans la foule) Décidément, le hasard n’existe pas! N’est-ce pas vous l’amie d’Alyette de Bonnavent?” Alors que je le considérais, que ma surprise grandissait à chaque seconde il continua: “je vous prie de m’excuser, je me présente: Jean-Roch d’Andigny, son cousin”.

Près de moi, qui étais plus grande que les autres jeunes filles il semblait encore de haute taille, un corps bien bâti sanglé dans un uniforme de polytechnicien dont on voyait qu’il n’avait pas encore l’habitude de le porter. Le nez était un peu trop fort, et posé à la diable entre les deux pommettes saillantes, et la bouche trop large, découvrant facilement des dents superbes car on devinait qu’il devait être rieur. Et les yeux... C’étaient ceux d’Alyette, à s’y méprendre.

Je ne répondais toujours rien et il reprit: “votre meilleure amie est aussi la meilleure des cousines. Elle m’a parlé de vous dans ses lettres” Après une hésitation, comme je demeurais silencieuse il continua: “et le portrait qu’elle en fit, même flatteur, ne vous rendait pas encore justice”.

- C’est vous le flatteur ce me semble! J’avais enfin retrouvé ma voix. La tête me tournait légèrement, tandis qu’il s’animait de plus en plus en évoquant le souvenir de sa cousine, qu’il n’avait pas vue depuis si longtemps. Il m’étonnait, m’exaspérait et me charmait. C’est alors que j’entraaperçus un valet de mon père, qui se doutait bien de l’endroit où venir me chercher. Sans saluer je m’esquivais aussitôt, quelque peu inquiète de

l'accueil qui m'attendait à la maison; le serviteur m'enveloppa de la pelisse de zibeline que mon père avait achetée pour moi à Saint-Pétersbourg, que j'ai portée si longtemps car elle est si chaude et si commode, et que je conserve encore aujourd'hui en souvenir de lui.

La voiture roulait à vive allure sur le sol gelé, et je sentais mon cœur battre au diapason. Le soir les rues de Paris ne sont pour ainsi dire pas éclairées, mais le ciel était très dégagé cette nuit là et l'on distinguait les pavés de la chaussée blanchis au clair de lune. Après avoir longé la rue de Richelieu nous arrivions rue de l'Echelle; il fallait ensuite traverser le Louvre, pour atteindre le pont Royal, avant de parcourir toute la rue du Bac et rejoindre le quartier du Gros Caillou. Je pus distinguer l'eau noire du fleuve où luisaient par instants des reflets d'étoiles, et deviner le long du quai la façade sombre et rectiligne du vieux palais: ni les coupoles féeriques du Salzbourg de mon enfance, ni l'exubérance de Vienne, mais une majesté mélancolique qui répondait si exactement à ce que j'éprouvais, que j'étais sûre de me trouver à cet instant dans le plus bel endroit du monde.

MONSIEUR NODIER

Des deux années passées à Paris, je garde cependant le souvenir d'une obscure tristesse, ce que les poètes modernes nomment le spleen, entrecoupant l'agitation et l'affairement propre à la capitale d'un pays qui n'était jamais complètement en paix ou toujours en guerre mais qui s'étourdissait le mieux possible au milieu de fêtes perpétuelles.

Quelques mois après le début de notre séjour, au printemps 1810, c'étaient les fastes du mariage avec Marie-Louise, alors que les Français tentaient d'oublier les événements tragiques qui se déroulaient en Espagne. Au mois de juillet avait eu lieu l'incendie de l'ambassade d'Autriche rue du Mont Blanc, plus exactement de la salle de bal en bois construite dans le jardin. J'avais assisté à la fête champêtre animée par des chanteurs de l'opéra en costumes hongrois et autrichiens et suivie d'un feu d'artifice, qui ouvrait la soirée. On ne dansait qu'ensuite, mais mon père se sentant mal voulut que je rentre avec lui. L'orage menaçait lorsque nous quittions l'hôtel Montesson, et c'est un coup de vent violent qui paraît-il fut la cause du drame, en faisant s'abattre un rideau sur un des lustres. Tout alla très vite. Il y eut des victimes et parmi elles la belle sœur de l'ambassadeur, la jeune princesse de Schwarzenberg y laissa la vie. On ne parla que de cela à Paris et dans toute l'Europe, puis on oublia. Au printemps suivant sonnaient les cent coups de canon pour annoncer la naissance du roi de Rome.

Pendant ce temps le tsar s'inquiétait de ces liens nouveaux entre Napoléon et l'empereur François, et il n'était question que de frontières menacées et de combats futurs. Sans parler de la Pologne à propos de laquelle et avec noblesse il faut le reconnaître, Bonaparte refusait de se prononcer en cautionnant la disparition complète de ce pauvre pays.

Cependant l'on n'avait jamais paraît-il autant dansé à Saint Cloud où je fus introduite une fois, et pus échanger quelques mots dans notre langue maternelle commune, avec la jeune impératrice. Jamais je n'avais admiré un teint plus éclatant, un incarnat brillant sur une peau plus vaporeuse chez aucune femme même très jeune. Vanités du monde! mais c'est un beau souvenir.

J'aimais également assister aux parades militaires qui s'exhibaient à toute occasion dans les rues de Paris, tout en éprouvant la même inquiétude que les autres spectateurs quant aux nuages qui s'amoncelaient à l'horizon. Les Français aimaient toujours leur empereur, mais, comme me l'expliquait mon père, ils étaient las.

Dès le début de 1811, tout le monde savait qu'il se fabriquait dans les armureries des fusils en plus grand nombre. A l'été les Russes se positionnaient derrière le Niemen, même si peu de gens à Paris en étaient informés.

A vrai dire ce n'était pas ce qui inquiétait le comte dans l'immédiat, mais plutôt de voir traîner dans les rues de nombreux ouvriers mis au chômage après les faillites d'usines qui suivirent celles de plusieurs banques ne supportant plus les conséquences du blocus continental. Des mouvements de révolte apparaissaient ici et là. "Le cocher commence à lâcher les rênes" disait-il, "je n'aime pas cela". Il ne pouvait s'empêcher d'évoquer les émeutes auxquelles il avait assisté dans ces mêmes rues moins de vingt ans plus tôt. Il en vint à m'interdire de sortir; mais devant mes protestations et l'impossibilité d'être obéi à la lettre, malgré la surveillance supposée de Madame de Bellange, il préféra m'éloigner hors les murs de la capitale, en louant une maison à la campagne.

C'est alors qu'au printemps 1812 je vécus l'aventure la plus insolite. Mon père, très amateur de vins, avait à cœur d'acheter lui-même les meilleurs crus, n'accordant qu'un crédit médiocre à son maître d'hôtel et sommelier, non dépourvu pourtant de compétences. Il en allait de même pour les livres les plus rares qu'il désirait acquérir, qu'il ne lisait pas (sauf l'Arioste et le Tasse) mais qui devaient embellir sa bibliothèque. Jamais non plus il n'aurait engagé qui que ce soit pour mettre un peu d'ordre dans la fantaisie des inventaires de sa collection, qu'il établissait lui-même à temps perdu, mais dont il restait le seul à comprendre l'insondable logique. Il eût été trop jaloux.

Un inconnu apparemment bien renseigné sur les goûts du comte Radzski, sonna un beau matin à la porte de l'hôtel d'Estrées, une édition des poèmes de Gentil-Bernard sous le bras. C'était un livre récent mais néanmoins précieux. Il était imprimé sur vélin et illustré de gravures du peintre Prud'hon, alors à l'apogée de sa gloire. Si je précise ces détails fastidieux pour d'autres que les bibliomanes, c'est que l'une des planches, celle qui accompagnait le poème *Phrosine et Mélidor*, servit à l'artiste pour la composition d'une de ses toiles, que par la suite j'eus l'occasion de découvrir bien loin de Paris dans d'étranges circonstances; mais j'y reviendrai plus tard.

Mon père était absent pour plusieurs jours, tandis que je me trouvais moi-même à Auteuil, accompagnée de Mme de Bellange. Devant l'insistance du visiteur, le majordome finit par lui donner le nom du village où je séjournais. Ce qui suffit à notre homme pour s'y rendre aussitôt.

C'était moi qui avais choisi cette maison qui avait conservé le charme du siècle précédent. J'aimais les moulures à l'extérieur et les décors naïfs des plafonds bleu et rose passé qui me rappelaient un peu la fantaisie des demeures autrichiennes. A présent cependant je me demande si je ne l'avais pas préférée

en vertu d'une de ces étranges intuitions qui vous mènent là justement où vous devez vous rendre.

Les murs étaient mitoyens d'une propriété qui avait été le théâtre d'une tragédie environ dix ans plus tôt et depuis restée inhabitée. La maison où je m'apprêtais à séjourner me plaisait tant que je ne pris pas garde à cette autre, déserte, dont le bruit courait qu'elle avait abrité les folies d'une certaine marquise de M..., ni à ses portes closes, ses fenêtres condamnées, ni aux allées en friche du parc qui l'entourait. Un chat solitaire en avait fait son royaume dont il outrepassait les frontières jusque dans notre jardin, selon les aléas de la chasse et les variations de l'humeur féline, même si depuis notre arrivée il ne s'y risquait que rarement à cause de la présence de la petite chienne qu'Alyette m'avait donnée peu avant mon départ de Saint-Pétersbourg, et qui me suivait comme mon ombre. Ce chat était devenu l'ennemi personnel de la Mouquette et je surprenais souvent les courses des deux quadrupèdes, bien tranquille que celle-ci n'attraperait jamais celui-là, et que je n'assisterais à aucun sanglant festin de chasse.

Le printemps 1812 fut précocé; la chaleur devint pénible avant même que l'été n'arrive. Un après midi, alors que l'atmosphère pesante présageait déjà l'orage et que je cherchais la fraîcheur des arbres, ma chienne sur les talons, tirant la langue et le souffle court à la suite de sa dernière et infructueuse tentative d'attraper son voisin, j'aperçus au loin, sonnait à la grille, un homme grand et maigre, vêtu de noir. Je m'avançai pour l'examiner. Nous nous regardâmes; et lorsque je fus suffisamment près il s'inclina en une profonde révérence. Curieuse, j'examinai le visage encore jeune (M. Nodier n'avait alors qu'une trentaine d'années), fortement charpenté, au nez proéminent. "Ai-je bien affaire à son excellence la comtesse Radzski?" me demanda-t-il; comme j'acquiesçai il s'enhardit:

“pardonnez mon outrecuidance, mais je dois bien vite rejoindre la Franche-Comté, avant de peut-être quitter la France, et il s’agit d’un objet de prix.” Comme je m’enquêrais de la nature de l’objet il m’expliqua que c’était un livre exceptionnel, non par son ancienneté mais par son luxe, par la qualité et la beauté des gravures qui l’ornaient. Il avait pensé rencontrer mon père à Paris; quelqu’un lui avait assuré qu’il recherchait cet ouvrage publié à un si petit nombre d’exemplaires qu’il était déjà épuisé. Il était désolé de n’avoir trouvé personne. Il s’embrouilla ensuite dans les explications sur sa conversation avec notre majordome et je l’interrompis. C’est alors qu’il exhiba l’objet, l’extrayant avec d’infinies précautions d’un grand sac de toile grège qu’il tenait serré à la main.

Au même moment un valet arrivait, à qui je donnai l’ordre d’introduire M. Nodier. L’éclat de ses yeux était impressionnant, mais ce regard semblait se perdre comme en lui-même. Alors que nous remontions vers la maison, il parut soudain en proie à la plus vive agitation, jusqu’à donner l’impression qu’il tremblait, bien qu’il réprimât aussitôt cet étrange frisson. Nous entrions dans le petit salon où Mme de Bellange avait élu domicile, sommeillant une grande partie de la journée derrière les volets mi-clos.

Je fis asseoir le visiteur après qu’il m’eut tendu le fameux livre que je feuilletai tout en expliquant brièvement à ma gouvernante de quoi il en retournait, puis je me tus; seule une abeille bourdonnait dans le silence, s’interrompant un instant pour se poser sur le bois du guéridon ou sur le velours passé des rideaux, tandis qu’au dehors aucun souffle ne bruissait dans l’air parfaitement immobile. On percevait seulement quelques meuglements lointains entrecoupés d’abolements, des appels indistincts, les sons qui rappelaient les heures et les rythmes de la vie campagnarde, alors qu’à l’intérieur de la pièce où nous

étions, jusqu'aux poussières suspendues dans la pénombre, tout semblait s'être figé. J'admirais les dessins au trait cernant de fils arachnéens les corps fluides qui glissaient d'un même mouvement de vague sur des clairières argentées de lune, ou bien flottaient portés par les zéphyr, au dessus des forêts des cascades et des lacs d'azur. Et surtout je ne détachais plus mes yeux de l'image la plus spectaculaire, qui représentait Phrosine et Mélidor, où l'on voit une jeune femme nue, d'une beauté que rend irréelle la lumière spectrale des étoiles, émerger des flots noirs de l'océan pour s'affaïsser dans les bras de son amant dont le visage reste indistinct, dissimulé sous un capuchon rappelant celui des moines qui hantent les couvents de tous les romans à mystère qu'on lisait alors, voire, dont on se gavait jusqu'à la déraison. J'avais découvert par hasard à Anif, où nous avions dû passer avant de rejoindre Paris, une malle presque entière de ces productions, en anglais, en français, quelques uns en allemand... Mon père avait dû les acheter ici et là, surtout lors de ses séjours en France. Les lisait-il en voyage? Pour le moins, il ne s'en vantait pas. J'en emportais plusieurs avec moi et parmi eux découvris avec délices les romans d'Ann Radcliffe. En regardant Phrosine je songeais davantage à Éléonore de Rosalba, à Julia et d'autres de ses héroïnes qui captivaient mon imagination. Pendant ce temps Monsieur Nodier ne manquait pas de faire remarquer que les estampes étaient colorées, appartenant à l'un des rares exemplaires de tête...

Je m'abîmais dans la contemplation de cette scène lorsque Mme de Bellange intervint en faisant remarquer qu'il serait sage d'attendre le retour du comte avant de prendre une décision. Je réagis vivement, rétorquant que j'étais sûre que mon père voudrait ce livre, et que si par hasard cela ne lui convenait pas, il me plaisait à moi, suffisamment pour que je vide au besoin ma cassette personnelle. il y avait quelque malice dans le sourire de M. Nodier; enfin l'affaire se conclut. J'étais ravie de

traiter en place de mon père, comme une vraie dame. Notre bibliomane eut cependant l'amabilité de nous laisser quelques jours de réflexion, afin d'éventuellement rendre la somme et reprendre l'objet si nous changions d'avis dans l'intervalle. Je le remerciai tout en répondant que pour ma part, je m'estimais définitivement l'heureuse propriétaire de cet ouvrage.

Alors il déplia sa grande carcasse à contre jour, devant la porte ouverte qu'embrasait un soleil crépusculaire. Puis je le accompagnai jusqu'à l'entrée du jardin tandis que la Mouquette nous étourdissait de ses jappements. Au moment de franchir la grille il se retourna vers moi; je ne pus voir l'expression de son visage resté à l'ombre de la glycine qui formait un auvent fleuri juste au dessus de nos têtes, lorsqu'il se mit à proférer d'une voix grave avec emphase: "je vous en prie comtesse au nom de votre beauté, de votre jeunesse, de toutes les qualités que vous laissez deviner et surtout au nom de la noblesse d'âme qui se lit sur votre visage... n'oubliez pas Lucile. Il se trouve, c'est extraordinaire et j'y verrais la main de Dieu; il se trouve qu'elle repose à deux pas d'ici."

Puis il disparut dans la lumière du soir comme le djinn des contes d'Orient sans que je puisse en apprendre davantage. .

AU MUSEUM

Pendant ce temps mon père ne jouissait que fort peu de notre retraite campagnarde. Il s'était rendu en Allemagne puis, depuis Hambourg il avait trouvé le moyen de rejoindre l'Angleterre. Mais s'il faisait soleil à Paris, il pleuvait au contraire là-bas, la traversée s'était faite par gros temps et il était revenu malade à Paris. La situation politique, en premier lieu les relations entre la France et la Russie, qui n'avaient cessé de se détériorer, ne pouvait que déboucher sur la guerre, comme chacun le redoutait, les Français mais aussi les Allemands et les Autrichiens, obligés de fournir des recrues à la Grande Armée. Les premières troupes avançaient déjà vers l'Est. C'était le début de la campagne de Russie.

Je restais la plupart du temps seule dans la maison d'Auteuil, en compagnie de Mme de Bellange. Je rendais quelques rares visites aux personnes de ma connaissance qui avaient aussi leur villégiature dans les environs. Mais le rôle de l'orpheline prématurément lancée dans le monde m'ennuyait à mourir. Ah! que je regrettais Alyette, ses sœurs, la bonté jointe à la grandeur d'âme de la baronne de Bonnavent!

Après deux saisons de mondanités à Paris, je repris enfin l'habitude que j'avais perdue, de lire énormément. J'occupais également mon temps à jardiner un peu, en particulier un buisson de roses dont je désirais prendre une bouture pour le parc d'Anif; mais je ne cessais de me sentir préoccupée par la santé du comte. Les allées et venues entre Auteuil et l'hôtel d'Estrées qu'il ne voulait pas quitter se faisaient de plus en plus fréquentes, jusqu'à décider sur les instances de Mme de Bellange et bien que la chaleur fût de plus en plus accablante au fur et à mesure que la saison avançait, de rentrer à Paris.

C'est alors que j'eus l'idée, pour tromper la trop grande monotonie de mes journées, de reprendre sérieusement des

leçons de clavecin, et même de dessin, quoique je n'y aie jamais montré de grandes dispositions. Mais c'était une activité particulièrement prisée des jeunes Parisiennes de la bonne société. Elle consistait la plupart du temps à déambuler avec l'expression du connaisseur dans les galeries du Louvre que M. Denon surpeuplait chaque jour davantage de nouveaux chefs d'oeuvre, produits des rapines de son maître. Au milieu des vrais artistes qui étudiaient, des dames et des demoiselles à la mode "croquaient" avec plus ou moins d'adresse, la composition d'un tableau ou le schéma d'une sculpture, avec une préférence marquée pour les antiques.

Je goûtais la fraîcheur des salles du Muséum tout en songeant à Lucile telle que l'avait évoquée Monsieur Nodier, à son art. Je n'avais jusqu'alors fréquenté que très épisodiquement les galeries du Louvre, le plus souvent pour y accompagner avec leurs mères d'autres jeunes filles de mon âge. Quant au Salon de peinture, j'étais en France depuis peu lorsque s'était ouvert celui de 1810, et je crus y mourir d'étouffement, écrasée par la foule surexcitée, me jurant de ne plus y remettre les pieds.

Je m'installai donc le moins inconfortablement possible sur un petit banc, devant l'Apollon du Belvédère, non loin d'une autre jeune fille perchée sur un étroit tabouret à une hauteur impressionnante et totalement absorbée par son travail. Au bout d'une heure, j'avais approximativement bâti mon dessin, sans prêter plus d'attention aux autres visiteurs lorsque l'un d'eux s'approcha de moi: «comtesse Radzka permettez que je vous présente mes hommages". C'est ainsi que sans ambages Jean-Roch d'Andigny m'adressa la parole une seconde fois. Je me retournai; il n'était pas en uniforme et tenait lui aussi un carton à dessins. Il le posa à terre et s'empara de ma main droite en lui faisant parcourir à nouveau tout le chemin que j'avais tracé sur la feuille, vérifiant les points essentiels (presque tous faux), l'inclinaison des obliques, la distance exacte d'un raccourci, la

position respective des deux genoux et l'aplomb des appuis, l'axe d'inclinaison du visage... ne pouvant faire autrement que reprendre chaque trait, faisant progressivement surgir les formes, en un mouvement délié dont l'hésitation à peine perceptible faisait toute la grâce. Sans songer à protester, je lui exprimais mon admiration. Il répondit par une excuse banale mais il semblait ravi; et la conversation continua sur ce ton badin jusqu'à ce qu'il regarde sa montre, le visage soucieux, disant qu'il ne pouvait rester plus longtemps. En quelques mots il m'expliqua sa situation: après les classes de Polytechnique, il terminait ses études d'officiers à l'école du génie de Metz pendant six mois. Il espérait ensuite intégrer l'armée comme artilleur à cheval. Il avait devancé l'appel d'un an, comme beaucoup d'autres de sa promotion me dit-il; Il devait rejoindre l'Elbe: "je ne sais pas sous qui je servirai. Je fais les dernières démarches nécessaires avant de partir". Il marqua une pause assez longue et reprit très vite: "Oserai-je me permettre de vous demander, au nom de votre amitié pour ma cousine, jusqu'ici la personne la plus chère à mon cœur..." Il marqua encore une seconde d'hésitation: "Je désirerais tant, avant de m'éloigner, je m'en vais dans deux jours, vous revoir une fois juste une fois, ici demain, à la même heure?" La fin de la phrase était venue avec tant de précipitation que je la compris à peine.

Dans d'autres circonstances je me serais contentée d'avoir peur, et de refuser tout net. Mais la figure de ce grand jeune homme devenu soudain si pâle malgré la vigueur qui se dégageait de son visage, qui s'apprêtait à traverser l'Europe sut me toucher, car je savais la dureté de ces climats et de la Russie en particulier. Je lui demandai s'il y avait déjà voyagé. Il me répondit qu'à part la France il ne connaissait que l'Italie et de nouveau me répéta: "serez-vous là demain?", comme pour me persuader que sa vie en dépendait. Il me prit la main en me fixant dans les yeux. Je sais qu'il était trop ingénu pour connaître le pouvoir de ce regard brûlant, le même que celui

de sa cousine, de cette franchise absolue dans la passion qui en fait toute la force et le charme sans mélange.

Je repris le chemin du Gros Caillou, d'abord bouleversée, puis de plus en plus pensive. J'avais justement entamé une de mes longues missives pour Alyette; je m'empressai de lui relater par le menu ma rencontre avec son cousin et le rendez-vous précipité qu'il exigeait de moi. Avais-je le droit de m'y rendre? Mais dans le cas contraire je manquais à ma parole (bien sûr j'avais dit "oui") et une Radzski se doit... Mais est-il déloyal de ne pas tenir une promesse aussi précipitée? Oui pensai-je, dès l'instant où il partait à la guerre... Je n'aurais qu'à me faire accompagner de cette Mme de Bellange qui pour une fois remplirait son rôle de chaperon. Je savais qu'elle détestait tout ce qui pouvait ressembler à une longue promenade ou à toute espèce de déambulation; mais lorsque je la mis au courant de la situation elle ne protesta pas.

Pour comble, elle me gratifia d'une leçon de bienséance, à quoi elle ne m'avais pas accoutumée, ce qui me piqua pour la seconde fois, car j'estimais connaître l'essentiel de mes devoirs et même le superflu. En rien touchée par mon exaspération elle continua de m'exposer comment cette seconde rencontre devait avoir l'air du hasard - même et surtout s'il n'en était rien. "Vous ne connaissez rien du monde petite comtesse; apprenez donc à vous méfier même des indifférents, des ragots qui courent. Et comprenez que si vous n'avez pas d'ennemi, votre père peut en avoir". Cette réplique me cloua le bec. Nous nous mîmes d'accord pour que je ne converse pas plus d'un quart d'heure avec lui, pour que je tente le plus possible d'éviter des propos personnels, voire de les proscrire. "Ne vous souciez donc pas d'un homme qui peut disparaître demain; c'est un tracassier inutile". Enfin elle me fit remarquer qu'elle sacrifiait au devoir qui l'obligeait à m'accompagner ses jambes fatiguées et si lourdes par ces chaleurs, à piétiner pour rien dans les galeries